

**Québec français**



**Laisser des traces**

Denys Lelièvre

Numéro 162, été 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64307ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lelièvre, D. (2011). Compte rendu de [Laisser des traces]. *Québec français*, (162), 81–83.

*Besoin du Nord  
Dans mes os, dans ma chair  
Un troupeau solitaire  
Arrache à coups de nerfs  
Nourriture sous la glace  
Comme je cherche ma race*

Richard Séguin

## Laisser des traces

PAR DENYS LELIÈVRE\*

### Appalaches

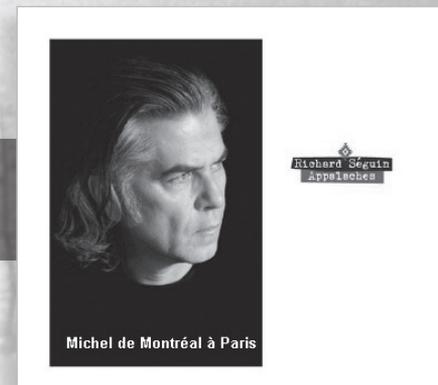
Richard Séguin

Spectra Musique, 2011

Sur la pochette de l'album, un gros plan du visage de **Richard Séguin**. Sous les traits de ce visage, l'on peut voir des traces. Celles d'un homme qui a, depuis toujours, su s'indigner lorsqu'il le fallait, d'un homme qui a su exprimer sa révolte, d'un homme qui, loin de cesser les combats, a aussi acquis une certaine sérénité. La marche, l'écriture, le chant, voici trois mots qui résument bien les étapes de création de cet artiste. Voici les premiers mots d'une courte préface écrite à notre attention : « Les chansons de cet album ont été marchées dans les Appalaches avant d'être écrites. " Il faut de la colère pour marcher ", disait Frédéric Gros. Face à l'individualisme triomphant, à la plainte et au repli sur soi, à la dictature de la performance, en ces temps où on nous dicte le rythme à prendre, marcher devient un geste de résistance, une sorte de pied de nez à l'accélération. Marcher, c'est tourner le dos aux exigences d'un rendement qu'on nous impose ». Plusieurs chansons de l'album telles que « Le trajet », « De colères et d'espoir », illustrent bien le sens que Séguin donne au mot *marcher*, mais aucune aussi bien que « Besoin du Nord » : « Besoin du Nord ° Dans mes os, dans ma chair ° Un troupeau solitaire ° Arrache à coups de nerfs ° Nourriture sous la glace ° Comme je cherche ma race ».

Après plus de quarante ans de présence sur la scène de la chanson québécoise, Séguin semble habité par un devoir de mémoire, par le désir de rendre hommage à des artistes, en particulier à des femmes. Dans « Quand la mémoire scintille », écrite en collaboration avec le parolier Marc Chabot, Séguin salue les « chants et les écritures » de Pauline Julien, de Marie-Claire Blais, de Michèle Lalonde, d'Hélène Pednault, mais aussi ceux de Marie-Claire Séguin et de Marie-Michèle Desrosiers, dans l'espoir de préserver une continuité dans l'histoire de la chanson d'ici, d'en préserver le sens. Dans ce nouveau carnet de chansons, Séguin se sent plus que jamais préoccupé par l'avenir des jeunes. Dans « Lettre au PM », un père dont la fille part pour la guerre écrit au Premier ministre pour lui faire part de ses inquiétudes : « Je n'aime pas les fusils ° Les morts et les prières ° Les tombes que l'on suit ° En chantant la patrie ° Nous ne sommes pas sur terre ° Pour sauter sur des mines ° Ces engins de l'enfer ° Que fabriquent vos usines ° Quand reviendra ma fille ° Debout ou en civière ° Faudrait-il qu'on maquille ° Nos peurs et nos colères ». À travers ce texte, c'est toute la démocratie qui est questionnée.

Dans les deux dernières chansons de l'album, « À quoi bon courir ? » et « Voyager léger », Séguin rend hommage à son grand-père et à la femme de sa vie, Marthe et il leur exprime son attache-



ment. Ces chansons reprennent les idées de dépouillement et de sérénité évoquées au début. Cette économie se retrouve aussi au plan musical. Séguin et Hugo Perreault mettent la guitare au service du texte. Comme l'explique l'auteur-compositeur-interprète : « mon intention était de poursuivre cette création dans la continuité de mes dernières tournées acoustiques sur les routes du Québec ».

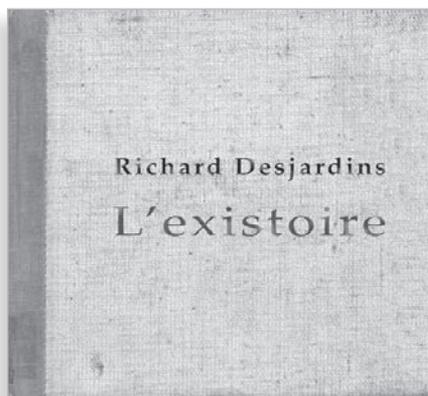
### L'existoire

Richard Desjardins

Foukinic, FOUCD-8

Depuis plus d'une douzaine d'années, **Richard Desjardins** partage son temps entre la chanson et le cinéma, entre la scène et le documentaire politique. Après *L'Erreur boréale* (1999) et *Le peuple invisible* (2007), il réalise cette année un nouveau documentaire, *Trou Story*, qui dénonce la réalité des mines à ciel ouvert de l'Abitibi et du nord-est de l'Ontario. Son dernier album, *L'existoire*, sur un ton certes plus poétique, s'inscrit dans l'œuvre d'un artiste engagé. Dans un pays où l'environnement est menacé, où des espèces sont en voie d'extinction, il faut que l'Homme prenne la parole s'il veut que la Vie demeure. Deux chansons, « Roger Guntacker » et « Développement

durable », dénoncent avec ironie l'inconscience, l'irresponsabilité et l'immobilisme des gens qui pillent et gaspillent nos ressources sans même se demander ce qu'ils laisseront aux générations futures : « C'est pas dans mes talents ° d'expliquer l'existence ° Un cerveau à deux temps ° ça pense pis ça dépense ° Chu fier d'êt'ignorant ° pis ça c't'un droit acquis ° Pas besoin d'être savant ° quand t'as un'carte de crédit ». Dans « Atlantique Nord », un petit *caboteur*, loin d'aspirer à la vie de banlieue, souhaite que la mer le pousse vers le Nord : « La voile, monte la voile ° Accroche-la aux étoiles ° Je hisse mes draps d'amour ° Je fly sur l'océan ° Viking de faubourg ° Empereur du néant ». À la manière de la pièce



traditionnelle, « Tous les gens de plaisir », beaucoup de chansons de *L'existoire* expriment le bonheur d'être en amour et le plaisir de chanter. L'une d'elles, « Sur son épaule », écrite par Mario Peluso, parle d'une femme à la recherche d'un peu de tendresse : « Elle qui demande pas grand-chose ° Quelqu'un de pas trop rock'n'roll ° Peut-être aussi de pas trop rose ° Juste un petit tatou sur son épaule ». Les deux chansons les plus émouvantes évoquent l'univers des Amérindiens. Dans « Migwetch », mot qui signifie *Merci* en algonquin, une vieille dame remercie la vie d'avoir été généreuse pour elle et semble en contact avec la nature et, sans doute, le monde des esprits : « Je n'ai de regret que celui de mon âge ° et ce jeune cœur de moi est intact ° Le mal qu'on m'a fait est écrit dans le sable ° et le bien est gravé dans le roc ». Enfin, dans « Elsie », inspirée par la chanteuse Elisapie Isaac, une jeune femme parle à un Blanc de la douleur ressentie par les hommes de sa race. Elle voudrait connaître une vie meilleure : « Ils viennent au monde, c'est même banal, ° avec une flèche plantée dans l'cou ° et quand ils parlent ça leur fait mal [...] y achètent de la poudre à mensonge ° et partent à chasse aux idées noires [...] M'emmèneras-tu

dans l'boute d'Oka ° voir les couleurs, manger des pommes ? ».

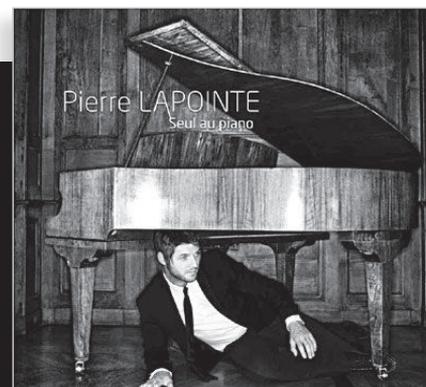
Au plan musical, le métissage des musiques, qu'il s'agisse de la chanson populaire, de la musique traditionnelle, de la musique irlandaise ou de la musique autochtone, sert le propos à merveille. Les arrangements et la réalisation de l'ensemble sont assurés par Claude Fradette, ce merveilleux guitariste qui était déjà au cœur du projet *Kanasuta*. « Migweth » illustre bien le mélange heureux des cuivres, des percussions indiennes et des cordes. Deux pièces instrumentales, « Ils », qui évoque des « grégaires dispersés » et « La nuit avec Hortense », pièce écrite en 1988 pour le film de Jean Chabot portant le même titre, mettent à profit un quatuor à cordes et, en particulier, le jeu divin de Sheila Hannigan au violoncelle.

#### *Seul au piano — En concert*

**Pierre Lapointe**

Audiogram, 2011

**Pierre Lapointe** s'est imposé, par une œuvre étonnamment personnelle, originale et audacieuse, comme la figure emblématique de la chanson québécoise des années 2000-2010. Une chanson plurielle, dynamique et effervescente comme jamais. L'influence dominante exercée par le chanteur n'a peut-être d'égales que celles de Robert



*Bien droit nous continuerons à marcher  
Une fois deux par deux rassemblés  
Nous partirons le poing levé  
Jamais la peur d'être blessés  
N'empêchera nos cœurs de crier*

Charlebois et de Michel Rivard au moment où ils sont apparus sur la scène. Après des albums-concepts et des spectacles sollicitant la participation de plusieurs musiciens et faisant intervenir plusieurs formes d'art, Pierre Lapointe revient à la scène comme il le faisait à ses tout débuts, seul et au piano, présent à nous dans toute sa fragilité. L'enregistrement *en concert* nous permet de redécouvrir ses chansons dans le plus grand dépouillement, réduites à l'essentiel. La voix et le piano apparaissent comme le prolongement l'un de l'autre.

Les textes de Lapointe expriment l'ambivalence de nos perceptions, l'ambiguïté de nos actions. Les seize pièces retenues pour *Seul au piano* illustrent cela parfaitement. Des chansons telles que « Maman » et « 27, rue des Partances » nous touchent rapidement et par le propos et par la musique, à la fois tendre et ludique. Ce sont de petits moments de fraîcheur comme savaient en créer Maxime Leforestier, Michel Rivard, William Sheller et surtout Alain Souchon. Écrite pourtant dans les années de gestation, la chanson « Maman » exprime mieux que toute autre les émotions contradictoires ressenties par Lapointe au tournant des vingt ans, à la fois la fascination et l'aversion devant l'âge adulte, la nostalgie de l'enfance : « Maman, dis-moi pourquoi ° Tout ce qui bouge autour de moi ° Me donne juste envie de pleurer ° Comme le jour où je suis sorti de toi ° Si c'est ça avoir 20 ans ° J'aime mieux être un enfant ° Si c'est ça avoir 20 ans ° J'aime mieux mourir maintenant [...] Si t'arrives pu à me consoler ° C'est qu'les oiseaux au fond de mon cœur ° Sont trop pressés de s'envoler ».

Dans les albums *La Forêt des mal-aimés* et *Sentiments humains*, sans faire aucune allusion politique précise, Lapointe chante les gens qui, pour diverses raisons, vivent en marge de la société, exclus par elle : des exilés du cœur. L'artiste, séduit dès l'adolescence par Tristan Tzara et par le dadaïsme, s'inspire par la suite des arts visuels.

Comme chez Charlélie Couture, les textes proposent, de manière plus fragmentée, des images très fortes qui, visiblement, prennent leur sens le plus puissant dans l'ensemble qu'est le spectacle sur scène. La vision du monde de Lapointe

apparaît très rimbaldienne. « Le magnétisme des amants » et, surtout, « Deux par deux rassemblés », illustrent parfaitement cette conviction profonde du pouvoir de l'Amour de changer les choses : « Bien droit nous continuerons à marcher ° Une fois deux par deux rassemblés ° Nous partirons le poing levé ° Jamais la peur d'être blessés ° N'empêchera nos cœurs de crier ».

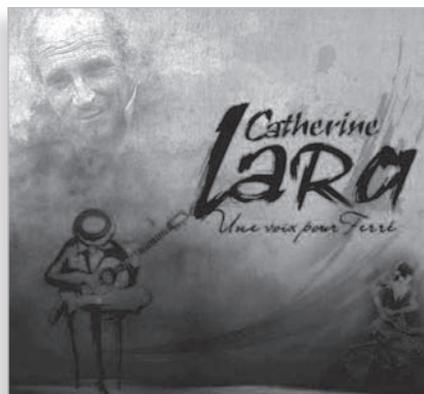
Par ailleurs, de nombreuses chansons de Lapointe expriment avec une grande tristesse les blessures de l'amour entre les amants. « Tous les visages », « Les lignes de ma main », « Les sentiments humains », « Au bar des suicidés » chantent la désillusion, la douleur d'être trahi. Il est étonnant que le public se reconnaisse dans de semblables aveux. « De glace » laisse entendre les mots suivants : « Et puis cette musique ° Que j'entends sans arrêt ° Je sais qu'elle sera tienne ° Je sais qu'elle sera mienne ». Il faut croire qu'au cœur même de la musique des solitudes se rencontrent et se rejoignent. À elle seule « Moi, Elsie », qui est la même chanson que nous retrouvons sur *L'existence* de Richard Desjardins et dont Lapointe a écrit la musique, vaut le détour. Elsie serait accueillie chaleureusement dans *La Forêt des mal-aimés*. Jamais a-t-on aussi bien exprimé le paradoxe déchirant que représente le Grand Nord : espace longtemps objet de tous les désirs, espace maintenant menacé de disparaître.

### Une voix pour Ferré

Catherine Lara

Universal, 2011

L'œuvre immense de Léo Ferré n'a pas encore trouvé autant d'interprètes qu'elle le mériterait. Après quarante ans d'une carrière sous le signe de l'exploration, après plus d'une vingtaine d'albums,



dont le plus récent, *Au-delà des murs* (2009), Catherine Lara décide de rendre hommage à l'artiste en concoctant une fort belle rencontre musicale entre leurs deux univers. Elle associe la musique du monde, en particulier la musique espagnole et le flamenco à la musique de Ferré. Déjà, un disque remarquable d'Amancio Prada, *Vida de artista — Canciones / Chansons de Léo Ferré*, nous faisait découvrir que la musique espagnole, passionnelle, sanguine, sert magnifiquement l'œuvre de Ferré, habitée par la douleur, le blues, l'incantation.

L'album est réalisé par Lara et par Pierre Jacquot, un ingénieur du son émérite. Ils ont fait appel, entre autres, à Juan Carmona, l'un des plus grands guitaristes de flamenco, un gitan français versé dans la musique andalouse, à Jean-Claude Wecker, choriste d'une rare polyvalence, et à Minino Garay, l'un des percussionnistes les plus en vue sur les scènes du jazz et des musiques du monde. Lara respecte les chansons de Ferré ; sa voix, plus rauque avec les ans, possède ce petit côté granuleux du *cante flamenco*, mais son interprétation des textes n'est pas théâtrale, elle est avant tout musicale. Les cordes (la guitare, le violon), les percussions et les voix forment une enveloppe sonore pleine d'une énergie nouvelle. Les mots du fameux manifeste *Préface* décrivent bien le projet : « La poésie est une clameur, ° Elle doit être entendue comme la musique, ° ... Elle ne prend son sexe qu'avec la corde vocale, ° tout comme le violon prend le sien ° avec l'archet qui le touche ». Lara excelle peut-être davantage dans les chansons plus anciennes telles que « Jolie môme », « La vie d'artiste » et « Vingt ans », auxquelles elle confère un aspect plus féminin. « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » est portée par le rythme du tango. Un chœur d'inspiration africaine donne un côté bluesy à « C'est extra ». Toutefois, c'est dans « La mémoire et la mer » que la musique de Léo et celle du flamenco s'épousent le mieux. □

\* Journaliste culturel et animateur de l'émission Syracuse-Jazz, chanson et rythmes du monde, et de l'émission Univers francophones, consacrée à la chanson francophone et à des entrevues en théâtre et en littérature, à CKRL, radio communautaire de Québec.